
Evelyne de la Chenelière

La Vie utile



éditions
THEATRALES

La Vie utile

De la même autrice

Aux éditions Théâtrales

DANS LA COLLECTION « PASSAGES FRANCOPHONES »

Au bout du fil / Bashir Lazhar, 2003

DANS LA COLLECTION « RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN »

Lumières, lumières, lumières / Septembre, 2015

Chez d'autres éditeurs

Théâtre : Des fraises en janvier / Au bout du fil / Henri & Margaux / Culpa, éditions Fides, 2003

Désordre public, éditions Fides, 2006

Éloges, (avec Martine Doucet et Ariane Émond), Les Éditions du Passage, 2007

L'Héritage de Darwin, Lansman Éditeur, 2008

L'Imposture, Leméac, 2009

Les Pieds des anges, Leméac, 2009

Le Plan américain, (avec Daniel Brière), Leméac, 2010

Bashir Lazhar, Leméac, 2011

La Concordance des temps (roman), Leméac, 2011

La Chair et autres fragments de l'amour, Leméac, 2012

La Vie utile précédé de *Errance et tremblements*, Les Herbes rouges, 2019

Evelyne de la Chenelière

La Vie utile

éditions

THEATRALES

Créées en 1981, les éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terrain littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer. Création : Jean-Pierre Engelbach. Direction et travail éditorial : Pierre Banos et Gaëlle Mandrillon.

© 2019, éditions Théâtrales, 47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-804-0 • ISSN : 1760-2947

Photo de couverture : *La Mort et le Chevalier*, Mons, Belgique, xv^e siècle.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique de *La Vie utile*, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD (www.sacd.fr). L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

« Tout le malheur des hommes vient de l'espérance qui les arrache au silence de la citadelle, qui les jette sur les remparts dans l'attente du salut. »

Albert Camus, *L'Homme révolté*, 1951

Personnages

JEANNE DANS L'APPARTEMENT

PÈRE DE JEANNE

MÈRE DE JEANNE

JEANNE DANS SA CHUTE

LA MORT, incarnée par un homme

HOMME JEUNE

HOMME VIEUX

Les « répertoires » peuvent être traités différemment selon le choix de la mise en scène.

1. Les entrailles de la terre

JEANNE DANS L'APPARTEMENT.- Je ne sais plus c'était quand, la première fois, quand on m'a dit, ou laissé entendre, qu'après il y a encore autre chose.

Qu'après la vie, on ne devient pas seulement son cadavre en décomposition. Je sentais qu'on voulait me donner de l'espoir en me parlant d'un endroit, une sorte de jardin céleste qui nous attendait, lieu de récompense et de repos qu'on me montrait en peinture et dans des livres illustrés, comme le font les agences de voyages.

Je m'étonnais qu'on puisse être à la fois mort, et vivant quelque part. Comment un même corps peut-il en même temps nourrir les insectes et se prélasser au Paradis ?

Mais surtout, ce que je trouvais très angoissant, c'est qu'il fallait absolument y croire pour que cela advienne.

Si tu n'y crois pas, cela n'advient pas.

Cette logique me semblait indéfendable.

J'ai grandi dans un paysage d'écarlate et de neige et de couronne d'épines, et j'ai longtemps attendu la foi. Je l'imaginai comme une sorte de foudre qui vous frappe et vous baigne d'une lumière qui ne vous quitte plus.

Je voulais être touchée par la grâce, sans comprendre ce que cela signifiait exactement.

Je priais Dieu pour qu'il me fasse croire en lui.

J'enviais les saints.

Surtout saint François d'Assise, parce qu'il prêchait devant les oiseaux.

C'est dire qu'il avait foi. En les oiseaux.

J'aimais aussi saint Paul, parce qu'au début de l'histoire, il est laid et méchant.

Et son destin me laissait croire que moi aussi, contre toute attente, un jour je pourrais comme lui devenir bonne et charitable, et qu'il y a de l'espoir même pour les pires d'entre nous et même pour les laids.

Et comme cette foudre que j'appelais ne venait pas, j'ai joué que j'avais la foi. J'y parvenais assez bien je crois, mais je savais que je ne pouvais pas

duper Dieu lui-même, et l'idée qu'il sache la vérité me terrifiait. Pourtant je me suis enfoncée dans le mensonge en redoublant d'ardeur.

C'est ainsi que je suis devenue menteuse.

Je sais qu'il vaut mieux dire la vérité. Mais le problème, c'est que je ne trouve pas de mots pour dire la vérité, alors qu'il y a plein de mots pour dire le mensonge.

Dès qu'on m'a appris qu'il fallait des mots pour désigner le monde et tout ce qu'on en pense, la communication par la langue m'a semblé très compliquée et bien ambitieuse. Je me disais que ceux qui prétendent savoir dire ce qu'ils pensent doivent penser bien peu, puisque la langue ne sait pas rendre l'illimité de la pensée vivante, sa discontinuité, ses éternels retours, ses incessantes convulsions. Et peut-être qu'entre toutes les langues, la pire est la langue commune. Une langue commune m'a toujours semblé être, et malgré ce qu'elle prétend, le lieu de l'incompréhension entre les êtres, et la source de tous les malentendus. Autrement dit, il suffit de parler la même langue pour ne pas se comprendre.

Et puis, j'ai toujours trouvé que la langue donne un caractère définitif et sans appel au réel ; que la langue ne sait pas s'adapter au monde tel que je le perçois, trouble, incertain, changeant.

Tout ça, enfant, je ne savais pas le dire, et pourtant je crois vraiment que je le pensais. Depuis, je me demande : quelle était donc cette langue dans laquelle je pensais avant de me mettre à dire ?

C'est peut-être là d'où je voudrais recommencer. Depuis cette langue dont j'ignore tout, cette langue d'avant la langue maternelle qui a fini par prendre toute la place dans ma tête. Je voudrais tout recommencer, parce que je rêve d'un nouveau passé bien plus que d'un bel avenir.

Avant quoi faut-il revenir ?

Avant quel commencement ?

À quoi mettre le feu pour renaître de mes cendres ?

Je recommence.

Au commencement, pas de Verbe, mais une odeur de feuilles mortes, sans jamais qu'aucune feuille ne soit morte, car il n'y aurait pas encore de feuilles, car nous sommes au commencement. Donc un parfum de feuilles mortes, sans feuilles mortes. Un parfum augural de décomposition pour

prévenir que le début est déjà une fin. Le premier jour, un parfum de mouches et de feuilles mortes émanait en Son Principe. Le vent transporta le parfum et l'agita en un tourbillon dont le mouvement continu créa une boule chaude et odorante. Du ventre de la terre émergèrent les créatures destinées à nourrir les feuilles : des lions, des grenouilles, des huitres, des chevaux, et nous aussi, des couleuvres, des singes, des loups, des cigales, et tout ça respirait le parfum entêtant des feuilles mortes. Bientôt, des sons se joignirent à l'odeur. Des frémissements, des souffles, des chants, des rires, des râles, des battements, des claquements, des chutes, tout ça s'élevait dans l'infini. Et toutes les créatures vivaient dans le bruit de leurs propres mouvements, et dans le parfum de la mort, pour qu'elles se rappellent toujours qu'elles sont vouées à nourrir les feuilles et les mouches. Les créatures eurent pitié d'elles-mêmes, pitié de faire tant de bruit pour rien. Elles ont prié pour ne plus savoir leur propre mort malgré son parfum entêtant, pour oublier que, au bout de leur durée, elles seront mangées par les feuilles et les mouches. Leur prière a été exaucée. Depuis, nous naissons pour mourir, et nous vivons dans l'illusion de notre éternité.

Je recommence.

Tout serait différent si nous vivions sous notre squelette plutôt que par-dessus, tout serait différent si nous étions fabriqués comme les coquillages et les crustacés. Squelette dehors.

PÈRE DE JEANNE.- Et soudain tu tombes. Tu tombes dans une faille du sol. La mâchoire du lieu se resserre sur toi. Tu sens le souffle de ta chute. Tu glisses dans la gorge de la terre. Au bout de ta chute, il y a encore une autre chute et ainsi de suite, comme dans un rêve de chute, comme quand tu rêves que tu tombes sans fin, mais cette fois quelque chose interrompt ta chute, t'immobilise. Te voilà dans les entrailles de la terre. Tu regardes. Tu te demandes si tout y est. Car où vont les morts ? Quel ventre est assez grand pour les loger tous ? Où vont leurs yeux ? Où vont les bouches qui les ont dévorés ? Et tu tombes encore. Tu recommences à tomber sans fin. Te voilà dans l'éternité de ta chute.

MÈRE DE JEANNE.- Jeanne ? Jeanne ?
Elle a ouvert les yeux je ne rêve pas
Jeanne ?

Jeanne, je suis ta mère
Voici ta chambre

JEANNE DANS L'APPARTEMENT.- Mon père prononce des phrases mystérieuses

PÈRE DE JEANNE.- *Il faut se méfier des ruses que le désir tend à la morale*

JEANNE DANS L'APPARTEMENT.- Il tombe toujours amoureux d'hommes magnifiques
Beaucoup plus jeunes que lui

Et pour parvenir à aimer le corps nu et voluptueux de ma mère
Qu'il doit pénétrer coûte que coûte
Pour que j'advienne,
Pour tirer quelque chose de ses entrailles
Il ferme les yeux comme on serre les dents

JEANNE DANS SA CHUTE.- Je sors des entrailles de ma mère
Je sens immédiatement que quelque chose ne va pas
Je regarde le monde
Et le fil de son histoire me semble impossible à rattraper
Peine perdue
Je suis sidérée et je ne sais pas quoi répondre
J'ai peur de sombrer dans l'avenir
Je choisis de me réfugier dans l'indifférence et la modération
Je m'aménage des sortes de limbes
Qui me préservent à la fois de la souffrance et de l'extase
Et je prends la ferme décision d'être sans crainte et sans espoir
Enfant je suis laide
Mais ma mère me montre
Elle me brandit comme une preuve

MÈRE DE JEANNE.- Regardez
Elle s'appelle Jeanne c'est ma fille
Elle s'appelle Jeanne comme Jeanne d'Arc
C'est bien la fille de son père

JEANNE DANS SA CHUTE.- Je suis la preuve que ma mère, à force de contorsions,
A su donner à mon père le goût de ses entrailles

Evelyne de la Chenelière

La Vie utile

Dans sa chambre, Jeanne tente de négocier un sursis avec la Mort qui vient la chercher. S'entremêlent dans son esprit les faits et images de sa vie, utile jusque-là, tous empreints du sceau indélébile du désir et de la faute.

Dans cet entrelacs confus, entre pleine conscience et départ pour l'au-delà, elle semble connaître une chute sans fin. Elle revoit alors son père et sa mère en vie, revisite son enfance et son adolescence rebelles, sous les traits de Jeanne d'Arc, figure héroïque surannée, habitée de violence et mue par une puissante pulsion d'amour et de vie.

Dans cette partition pour cinq actrices, Evelyne de la Chenelière mêle avec brio les souvenirs, les fantômes et les prismes avec lesquels on regarde le réel. Jeanne est double, mais laquelle est vivante ? Laquelle est morte ? Où sommes-nous et quel temps est le présent ? Autant de questions vertigineuses pour un texte mystérieux dont la clef est sans doute dans le lâcher prise, le délicieux abandon littéraire.

ISBN : 978-2-84260-804-0 | 12,50 €



www.editionstheatrales.fr